

## Monologue polyglotte

Par Daniel Grenier

As-tu déjà pensé au mot *fleuve*, au fait que tu en connais probablement la définition : un cours d'eau qui se jette dans l'océan formé par la réunion d'un certain nombre de rivières ? As-tu déjà pensé au fait qu'en anglais, le mot *fleuve* n'existe pas ? On dit *river*. As-tu déjà pensé au fait que c'est étrange d'avoir, dans une langue, la nôtre, un mot qui équivaut à un concept bien précis, alors que dans une autre langue, ni le mot ni le concept n'existent ? *Fleuve* est un mot très français, il n'existe pas non plus en espagnol, ni en portugais. Et à l'inverse, as-tu déjà pensé au fait qu'en anglais il existe non seulement des *eagles*, mais aussi des *hawks* ? Si je pense aux premiers comme à des *aigles*, quel mot français dois-je invoquer pour penser aux seconds ? Des *faucons* ? Mais en anglais, il y a aussi des *falcons*.

As-tu déjà pensé au fait qu'en espagnol, on ne dit pas vraiment *je t'aime*, on dit *je te veux*. Le verbe *aimer* existe, bien sûr, mais dans la vie de tous les jours, on préfère *vouloir* quelqu'un quand on l'aime assez pour le lui dire. *Te quiero*. En plus, en espagnol, ils n'ont même pas besoin du pronom, parce qu'il est implicite dans la conjugaison du verbe. Si tu disais *Te veux* à quelqu'un, parce que tu sens que tu es en train de tomber amoureux, ça sonnerait bizarre, mais pour plusieurs millions de personnes, ça sonne normal.

As-tu déjà pensé au fait qu'en français, on continue à écrire des *romans-fleuves* au passé simple, alors que plus personne n'utilise ce temps de verbe ? Au fait qu'on continue à utiliser délibérément un temps de verbe exclusivement réservé à la littérature ? Au fait qu'on écrit encore « ils » même s'il y a un garçon et cent filles ? As-tu déjà pensé au fait qu'au Brésil, les gens ont un

seul et même mot pour dire *explorer* et *exploiter* ? Le verbe *explorar*. Est-ce que tu peux imaginer les différences que ça doit créer dans leurs livres d'histoire ? « Christophe Colomb a exploré/exploité le territoire... »

Parfois je me dis que si j'aime à ce point ma langue, ces dernières années, c'est parce que je suis conscient de son absurdité, de son côté arbitraire, *humain*, en quelque sorte. J'aime la comparer aux autres, découvrir à quel point les autres sont également arbitraires et déterminées par leur histoire et leur culture. Découvrir à quel point, à l'inverse, l'histoire et la culture sont déterminées par leurs langues propres. J'aime me rappeler que les mots autochtones que j'utilise à tous les jours ont forgé nos manières de se déplacer, de se nourrir, de respecter les autres. Et qu'à l'opposé, certaines expressions qui ont la couenne dure n'ont plus leur raison d'être aujourd'hui, même si elles tentent sans cesse de s'immiscer dans mon vocabulaire quotidien.

As-tu déjà pensé au fait qu'une langue, la nôtre, le français des Français, des Québécois, des Belges, des Acadiens, des Sénégalais, porte en soi, à travers ses locuteurs, non seulement le désir de rester toujours pareille, mais également l'obligation d'évoluer et de s'adapter à des réalités nouvelles ? Pas seulement technologiques, mais sociales, bien entendu. As-tu déjà pensé au fait qu'il y a tellement d'accents et de dialectes et de tournures et de manières et de registres et de régionalismes et tout ce que tu voudras qu'on pourrait presque dire qu'une langue, la nôtre, le français, ça n'existe pas ? As-tu déjà pensé au fait que si on se comprend, toi et moi, en ce moment, peu importe d'où tu viens, c'est parce qu'on *partage* quelque chose de précieux, quelque chose qu'on a en commun, d'indélébile et d'indéfinissable, sans qu'on ne se soit jamais vu ?

Moi j'y pense tout le temps, et ça me donne le goût de t'en parler.



Daniel Grenier est un écrivain et traducteur québécois né en 1980. Au cours des dernières années, il a fait paraître un roman, *L'année la plus longue* (2015), un essai, *La solitude de l'écrivain de fond* (2017), un recueil de nouvelles, *Malgré tout on rit à Saint-Henri* (2012), et une novella, *Les mines générales* (2013). Parmi ses traductions, notons *Douce détresse* (2015), d'Anna Leventhal et *Nouvel onglet* (2016), de Guillaume Morissette.

Voir :

[www.lequartanier.com/auteurs/grenier.htm](http://www.lequartanier.com/auteurs/grenier.htm)

© Le Quartanier / Justine Latour